

Préface

Anne-Laure Amilhat Szary

1. Introduction

Rééditer *Pour une géographie du pouvoir* près de quarante ans après sa publication initiale en 1980 constitue une forme de manifeste, tant la réception de ce livre a été contrastée : décrié par ses pairs au moment de sa sortie, reconnu aujourd'hui par Claude Raffestin lui-même comme « hétérodoxe »¹, il s'agit d'un ouvrage qui continue de marquer ses lecteurs, dont le nombre allait croissant jusqu'ici, malgré les difficultés à se procurer l'ouvrage. Le faire entrer dans la *Bibliothèque idéale des sciences sociales*, c'est bien sûr répondre à cette demande intellectuelle, mais aussi, tout à la fois mettre à l'honneur la géographie et promouvoir un auteur dont l'inspiration et la portée dépassent très largement ce champ disciplinaire – qu'il revendique pour mieux le dépasser.

Cette œuvre constitue un *marqueur* de la maturité d'une trajectoire intellectuelle, celle de l'un des grands géographes du XX^e siècle. Son intérêt tient également à un positionnement original dans la géographie de la discipline géographique elle-même. Écrit en français, publié en Suisse, par un enseignant-chercheur de l'université de Genève qui considérait cette position comme périphérique par rapport à son champ institutionnel et intellectuel de référence, le livre a connu une portée soutenue par ses lectures internationales, d'abord grâce aux traductions du manuscrit en italien, portugais et espagnol mais aussi par le biais de publications secondaires, productions d'auteurs

1. Entretien personnel avec C. Raffestin, le 19.02.2015.

multilingues qui ont eu à cœur de construire des passerelles entre l'œuvre de Claude Raffestin et les géographies anglophones^{2 3}.

Dans son travail d'épistémologie consacré à géographie française du XX^e siècle, Olivier Orain qualifiait Claude Raffestin de « doxeur », un néologisme forgé à partir des mots de *doxa* et de *boxeur* pour qualifier la « personnalité théorique et scripturaire »⁴ de cet auteur exceptionnel, à bien des égards, dans notre paysage académique. Ce terme voulait désigner à la fois la capacité théorique de C. Raffestin à faire système et sa persévérance pour défendre ses idées, au risque de paraître s'isoler à la fois intellectuellement et humainement. Sa trajectoire intellectuelle témoigne plutôt d'une forme d'autonomie face aux systèmes, institutionnels comme idéologiques. Il n'en demeure pas moins que la teneur très critique de la réception de *Pour une Géographie du Pouvoir* en 1980 – dont témoignent les comptes-rendus parus dans les revues de géographie de l'époque, a été très mal vécue par son auteur, influençant considérablement les conditions ultérieures de sa production scientifique, comme celles de son enseignement.

C. Raffestin ne se considérant comme l'« élève de personne », il a témoigné à de nombreuses reprises⁵ de sa déception de n'avoir pas eu, lui non plus, eu de descendance intellectuelle directe. Il a pourtant été un enseignant extrêmement marquant pour les générations d'étudiants de l'université de Genève, entre 1969 et 2000, notamment pour ceux qui ont suivi son cours d'« Épistémologie de la Géographie ». Et c'est à un groupe d'entre eux qu'il revient d'avoir créé le collectif CollecTer⁶ qui s'est donné pour mission, au moment de

2. Fall, J., « Michel Foucault and Francophone geography ». *EspacesTemps.net, Travaux* (15.09.2005). <https://www.espacestems.net/articles/foucault-francophone-geography/>

3. Klauser, F. R., « Thinking through Territoriality: Introducing Claude Raffestin to Anglophone Sociospatial Theory ». *Environment and Planning D: Society and Space* 30 (1), 2012, pp. 106-120.

4. Orain, O., *De plain-pied dans le monde, écriture et réalisme dans la géographie française du XX^e siècle*. Paris, L'Harmattan, 2009, p. 342

5. Fall, J., « Reading Claude Raffestin: Pathways for a Critical Biography », *Environment and Planning D: Society and Space*, 30 (1), 2012, pp. 173-189, ainsi que l'entretien cité plus haut en note 1.

6. Groupe CollecTer : collectif de réflexion autour de la Territorialité (Département

son départ à la retraite, de collecter l'ensemble de ses écrits pour les mettre à disposition du plus grand nombre en une même archive ouverte, seule forme capable de rendre hommage à la diversité des supports dans lesquels ce dernier s'était exprimé au cours d'une longue carrière. À l'époque de sa constitution (2004), l'éditeur original de *Pour une Géographie du Pouvoir* n'avait pas encore cédé les droits à son auteur, sans envisager pour autant de réédition papier du livre, il était donc impossible d'ajouter ce texte à l'archive numérique ; la couverture énigmatique de cet ouvrage constitue néanmoins l'illustration emblématique du site web consacré à l'œuvre scientifique de C. Raffestin.

Pour une Géographie du Pouvoir constitue également un témoignage important de la constitution, par C. Raffestin, d'un univers littéraire propre dont le langage – qui a pu paraître déroutant au moment de sa publication – surprend moins aujourd'hui. Sans parler à la première personne du singulier, il s'y exprime néanmoins de façon très personnelle, prenant position, affirmant d'où il parle, dialoguant de façon vive avec les auteurs qu'il convoque. Il s'agit d'une posture revendiquée par l'auteur qui écrit, dès l'introduction «... nous n'avons pas fait un manuel; il pourrait éventuellement s'agir d'un anti-manuel car il pose beaucoup de questions et propose des axes de réflexion»⁷. Cela étonne certainement moins aujourd'hui, car la géographie a finalement pris ce tournant réflexif qui accorde une part plus importante au dialogue conceptuel⁸. Le style souvent plus philosophique qu'illustratif du livre a donc surpris et choqué au moment

de géographie et environnement de l'université de Genève). [en ligne] <http://www.unige.ch/ses/geo/recherche/groupes/CollecTer.html> (consulté le 02 novembre 2018). Le principal travail de ce collectif composé de – par ordre alphabétique – Pascal Blum, Baptiste de Coulon, Gianluigi Giacomel, Alexandre Gillet, Irène Hirt, Francisco Klausner, Louca Lerch et Mathieu Petite, aura été de rassembler et d'ordonner une bibliographie presque complète de l'œuvre de Claude Raffestin (en ligne sur le site) et de scanner l'ensemble des articles pour les rendre accessibles sur le site des Archives ouvertes de l'UNIGE à cette adresse: <https://archive-ouverte.unige.ch/documents/facets/sort:Document.year/direction:desc>.

7. [Voir : « Remarques liminaires » p. 47].

8. Volvey, A., Calbérac, Y., Houssay-Holzschuch, M., « Terrains de jeu. (Du) sujet (au) géographique », *Annales de géographie*, vol. 687-688, no. 5, 2012, pp. 441-461. [en ligne] <https://www.cairn.info/revue-Annales-de-geographie-2012-5-page-441.htm>.

de sa parution. Cet ouvrage constitue l'expression d'un « système de pensée », non pas « clos et figé »⁹, qui donne à voir la façon dont la pensée se structure, façonnant la notion « d'itinéraire de l'auteur ». L'honnêteté intellectuelle de la démarche consiste également dans le partage de lectures variées, tout à fait pluridisciplinaires, voire extra-disciplinaires quand C. Raffestin convoque des auteurs reconnus comme porteurs d'ouvertures scientifiques de l'époque, tels Henri Laborit ou Jacques Attali. Ce qu'il dit dans l'introduction à propos de l'un de ses précédents ouvrages *Travail, espace, pouvoir* un « essai, dont le caractère transdisciplinaire n'est pas fait pour susciter beaucoup d'aménité et de sympathie »¹⁰, il pressent certainement que les lecteurs vont le lui reprocher à nouveau dans le texte que nous rééditons ici.

Le propos essentiel de ce livre n'est rien moins que de définir une notion centrale pour la société, celle du « pouvoir », en faisant l'hypothèse qu'une approche par l'espace contribuera à sortir de certaines impasses sur lesquelles butte la philosophie politique de l'époque. Dans cette entreprise, C. Raffestin dialogue ouvertement avec les grands philosophes de son temps, et notamment avec Michel Foucault qu'il a lu et avec lequel il entre en dialogue intellectuel. Dans le premier numéro d'*Hérodote, revue de géopolitique*, M. Foucault avait en effet été convoqué par Yves Lacoste pour évoquer la possible « géographicités » de son archéologie du pouvoir et du savoir, fondée sur une analyse historique¹¹. À ce texte, fondateur, une dizaine de géographes furent invités à répondre, le texte co-signé par Claude Raffestin et Jean-Bernard Racine constituant certainement celui qui entre le mieux en résonance avec la proposition foucauldienne. Ils y traitent en effet de la spécificité du « pouvoir populaire, une combinaison de savoirs et de forces » et formulent, déjà, la proposition d'une géographie du pouvoir : « Nous admettons ainsi que le pouvoir a pour fondement l'innovation. Si tel est le cas, nous pouvons le définir comme une combinaison d'informa-

9. Voir Orain, *op. cit.*, p. 32.

10. Raffestin, C., Bresso M., *Travail, espace, pouvoirs*. Lausanne, l'Age d'homme, 1979, « Pratiques des sciences de l'homme ».

11. Foucault, M., « Questions à Michel Foucault sur la géographie », *Hérodote* 1 (1), 1976, pp. 71-85.

tion et d'énergie ou, si l'on préfère, de savoir et de force. Or, si ce couple, savoir plus force, peut être constitué par l'État (et c'est vers quoi, sans doute, il tend), il peut également être constitué par n'importe quelle organisation politique ou économique »¹². Tous deux s'y réjouissent que la géographie « enfin, dérange ». Plus tardivement, C. Raffestin reviendra sur le rendez-vous manqué que constitua cet échange publié par *Hérodote* qui resta malheureusement sans lendemain pour la discipline¹³ en posant une question dérangeante à l'heure où les géographies anglophones s'approprièrent un auteur que ses contemporains francophones avaient escamoté : « Foucault aurait-il pu révolutionner la géographie? »¹⁴.

L'objectif explicite de *Pour une géographie du pouvoir* est bel et bien de répondre au défi que se sont lancés les géographes réunis par *Hérodote* dans leur dialogue séminal avec M. Foucault, celui de travailler la spatialité du pouvoir en tant qu'elle exprime les relations de domination, mais également qu'elle les constitue. Ce faisant, C. Raffestin se propose de produire les bases d'une théorie dont la géopolitique puisse se saisir pour retrouver la puissance d'analyse qu'elle a perdu depuis Friedrich Ratzel¹⁵. Tout se passe en effet comme si ce dernier avait à la fois fondé une démarche prometteuse et bloqué ses développements ultérieurs, dans la mesure où sa méthode ne travaille que le point de vue de l'État : « La géopolitique envisage le pouvoir

12. Racine, J.-B., C. Raffestin.. Des réponses aux questions de Michel Foucault. *Hérodote* (6), 1977, p. 15-19.

13. Dumont, M., « Aux origines d'une géopolitique de l'action spatiale : Michel Foucault dans les géographies françaises. » *L'Espace Politique*, 2010-3 (12), 2011. [en ligne] <http://journals.openedition.org/espacepolitique/1744> (consulté le 29 octobre 2018).

14. Raffestin, C., « Foucault aurait-il pu révolutionner la géographie? » In *Au risque de Foucault, Supplémentaires.*, pp. 141-149. Paris, Centre Georges Pompidou/ Centre Michel Foucault, 1997.

15. La géopolitique est née en Allemagne au tournant du XX^e siècle, comme pensée de la puissance d'un État. Du fait des liens ultérieurs de ses penseurs avec le III^{ème} Reich, sa portée scientifique ultérieure fut fortement minimisée et la discipline réduite à un outil d'aide à la décision stratégique et militaire jusqu'à sa réhabilitation récente par des géographes politiques critiques. Sur cet épisode allemand, voir en particulier: Claude Raffestin, *Géopolitique et histoire*. Paris, Payot, 1995 et Stéphane Rosière, *Géographie politique et géopolitique. Une grammaire de l'espace politique*. Paris, Ellipses, 2003.

territorial hiérarchisé : le pouvoir vient d'en haut et le pouvoir s'appuie sur des aires dont les positions relatives permettent à l'État de contrôler l'environnement. L'État, avec une majuscule, est le seul acteur dont la géopolitique tient compte. »¹⁶. Restaurer une compréhension multi-scalaire des phénomènes de domination et coopération serait bel et bien, selon C. Raffestin, une manière puissante de réhabiliter une discipline que sa dimension praxéologique de mise au service des États, notamment autoritaires, a privée de développements scientifiques ultérieurs. Le livre entend d'abord reprendre le dialogue interrompu avec les fondateurs de la géographie pour ouvrir les pistes d'un renouveau d'une géographie politique : il analyse des relations entre pouvoir et espace possibles à toutes les échelles, y compris supra-et infra-nationales.

La force de l'ouvrage de C. Raffestin est de répondre à ce défi grâce à une proposition théorique, celle de la territorialité, dont l'analyse repose sur les notions centrales de relation et de médiation. La réception mitigée de l'ouvrage (cf. partie 3, ci-dessous) s'est cristallisée sur les difficultés de définition d'un concept aussi vaste que le pouvoir. Si l'ouvrage reste d'une actualité si vive aujourd'hui, c'est peut-être parce qu'il aurait pu s'intituler *Pour une géographie du territoire*, notion si centrale dans la géographie contemporaine pour la compréhension de laquelle les propositions de C. Raffestin restent d'un intérêt majeur.

2. Structure du livre

L'architecture de l'ouvrage répond au souci de l'auteur d'accompagner son lecteur dans une démonstration. Le livre articule de façon extrêmement problématisée quatre parties qui présentent chacune à la fois un caractère d'autonomie, dans la mesure où on peut les lire séparément, comme une réponse à la question posée dans les chapitres éponymes (chaque partie débute par un chapitre dont le titre est une question), et une capacité d'interrelation réciproque avec les

16. [Voir : troisième partie, chapitre 3, section III : « Régions, nations, grands espaces et pouvoirs » p. 257.]

autres¹⁷. La partie 1 porte d'ailleurs un titre étonnant, mettant au cœur de son message la notion de « problématique ». Sa dimension critique donne la tonalité à l'introduction et à la première partie de l'ouvrage, consacrée à la définition du pouvoir : leur lecture *a posteriori* reste tout à fait séduisante au vu des débats épistémologiques contemporains, notamment sur la dimension relationnelle de la spatialité et sur les approches réflexives des sciences sociales. C. Raffestin y déploie en effet les bases d'un manifeste épistémologique qui dépasse de très loin la géographie politique (ou l'analyse de la spatialisation des relations de pouvoir, de confrontation comme de collaboration¹⁸) : il ne cache guère cette ambition, puisqu'il annonce, dès l'introduction que proposer une géographie politique constitue une « illusion parfaite » dans la mesure où, « la géographie en tant que science de l'homme, ne se livre pas par "morceau" »¹⁹. Il poursuit dans la même veine, proposant dès la page suivante, une définition inédite de la discipline dont il se revendique : « Celle-ci n'est pas la science des lieux ou de l'espace comme le voulait Vidal de la Blache. La géographie humaine consiste à expliciter la connaissance de la connaissance et de la pratique que les hommes ont de cette réalité qui est dénommée "espace" »²⁰.

Il propose dès lors d'apprendre à connaître l'espace comme une réalité à la fois matérielle et symbolique, dont l'approche doit mêler conceptualisation et démarche empirique à travers la notion, alors tout à fait innovante, de pratique spatiale. Pour C. Raffestin, cette démarche est la seule à pouvoir donner à la géographie la portée scientifique qu'elle mérite – sans que les épistémologies connexes la

17. À l'occasion du 25^{ème} anniversaire de la publication de *Pour une géographie du pouvoir*, un Café géographique dont la mémoire se prolonge par un billet de blog, en retraçait la structure de façon fidèle. (Guerrero, D., *Relire Raffestin vingt-cinq ans après*. Les cafés géographiques, 2006. <http://cafe-geo.net/wp-content/uploads/relire-raffestin.pdf>.)

18. Rosière, S., « Comprendre l'espace politique », *L'espace politique* 1, 2007, pp. 1-12.

19. [Voir : « Remarques liminaires », p. 47.]

20. [Voir : « Remarques liminaires », p. 47.] Ce qui sera répété d'ailleurs en conclusion. « Notre deuxième objectif a été de suivre une conception qui nourrit l'ensemble de ce livre : l'objet de la géographie humaine n'est pas pour nous l'espace mais la pratique et la connaissance que les hommes ont de cette réalité que nous appelons espace. » [Voir : « Remarques finales », p. 339.]

lui reconnaissent. L'introduction est d'une grande richesse, posant d'emblée les concepts qui seront déroulés dans le cours du livre, notamment l'idée d'un « système de relations à l'intérieur duquel circule le pouvoir », celui-ci ne représentant « ni une catégorie spatiale ni une catégorie temporelle », mais devant être conçu, à la suite d'H. Lefebvre²¹ (que C. Raffestin est l'un des rares géographes de cette époque à avoir lu et apprécié), comme « présent dans toute production qui prend appui dans l'espace et le temps ». Ce sociologue marxiste est actuellement l'une des références les plus citées par les géographes anglophones pour sa proposition de comprendre l'espace comme une production sociale, économique et politique, mais ses textes ont été ignorés par la grande majorité des géographes francophones, et leur lecture par C. Raffestin apparaît dès lors comme tout à fait originale. Cette manière de présenter le pouvoir – qui semble escamoter ce qui fait traditionnellement sa dimension politique (et notamment les luttes pour se l'approprier) – sera au cœur des critiques auxquelles *Pour une Géographie du Pouvoir* a dû faire face dès sa sortie. Pourtant, le projet propositionnel du livre ; celui de ne pas s'arrêter à la critique d'une géographie politique classique – s'attachant à définir un système d'acteurs détenteurs de l'exercice du pouvoir sur un territoire – mais plutôt de construire une problématique relationnelle de l'espace qui amène à définir des notions clés comme celles de la territorialité ou des acteurs territorialisés, est loin d'avoir été reçu à sa juste mesure par ses lecteurs historiques.

La première originalité du livre provient de la critique extrêmement fine que C. Raffestin offre de la lecture de Ratzel, sur la base d'une très bonne connaissance de ses écrits concernant le rôle de l'État dans la construction des territoires et de leur appropriation d'une part, et sur celle de la philosophie hégélienne sur laquelle repose cette analyse géopolitique d'autre part. Dans l'entretien que j'ai conduit avec lui, il m'a raconté comment sa fréquentation assidue de la bibliothèque de la Société des Nations (SDN) à Genève lui avait ouvert les portes d'un accès direct aux sources internationales de la géopolitique. Il est de fait l'un des seuls géographes de son époque à ne pas rechigner aux lectures – ni aux écritures – multilingues. Cela

21. Lefebvre, H., *La production de l'espace*. Paris, Anthropos, [première éd. 1974] 1981

lui permet de tenter de dépasser la centralité de l'État chez Ratzel pour en comprendre les fondements philosophiques (et notamment son inspiration hégélienne). Ce travail généalogique lui permet de proposer une définition originale du rôle de l'État : « L'État existe lorsqu'une population installée sur un territoire exerce sa propre souveraineté ». Trois signes sont donc mobilisés pour caractériser l'État : la population, le territoire et l'autorité ; Toute la géographie de l'État dérive de cette triade. »²². L'apparente centralité de cette définition ne doit pas cacher que la richesse de cette partie est aussi ailleurs, dans la proposition de comprendre les rapports de pouvoir à partir de l'existence d'autres acteurs, moins centraux d'une part, et d'autre part dans la centralité de la notion de « relation », comprise comme seule manifestation accessible de l'abstraction politique que constitue le pouvoir.

La première partie procède donc à différencier deux types d'acteurs, mettant en évidence une confusion dont la littérature contemporaine est loin d'être exempte. S'inspirant de la sémiologie structuraliste²³, C. Raffestin s'attache donc à distinguer acteurs syntagmatiques et paradigmatiques. Les premiers, dit syntagmatiques, sont internes à un processus, dans le cas présent ils s'intègrent à l'État et à son fonctionnement : « toutes les organisations, de la famille à l'État, en passant par les partis, les Églises et les entreprises »²⁴ sont concernées en ce que leur justification d'agir est collective, et définie par des normes externes. À l'inverse, les seconds, appelés paradigmatiques, se constituent par eux-mêmes, sans intentionnalité externe ; ils « découle[nt] d'une partition classificatoire opérée sur la base de critères que les individus possèdent en commun »²⁵. Cette distinction reste extrêmement heuristique pour contribuer

22. [Voir : première partie, chapitre 1, section 3 « Le langage de la géographie de l'État », p. 67].

23. Greimas, A. J., *Sémiotique et sciences sociales*. Paris, le Seuil, 1976, p. 96-98 ; et Eco, U., *Trattato di semiotico generale*. Milano, Bompiani, 1975, p. 17. [Dans cette édition, voir : première partie, chapitre 2 « Éléments pour une problématique relationnelle », note 30, p. 77]

24. [Voir : première partie, chapitre 2, section 3 « Les éléments constitutifs de la relation », p. 86].

25. *Ibid.*

aux analyses actantielles qui continuent à faire florès aujourd'hui, ainsi que pour penser les questions participatives. Avant de poser, en fin de partie, la centralité de la relation dans la compréhension du pouvoir, C. Raffestin tisse la problématique de son livre en définissant tout d'abord la notion de circulation, notamment d'énergie et d'information (deux flux importants en ce qu'ils nécessitent une médiatisation) puis en la spatialisant à travers l'analyse de l'expression de sa matérialité (mobilisant cette fois la centralité des questions de ressource). Ce premier acte aboutit à une première définition théorique : « Le pouvoir se manifeste à l'occasion de la relation, processus d'échange ou de communication, lorsque, dans le rapport qui s'établit, se font face ou s'affrontent les deux pôles. Les forces dont disposent les deux partenaires (cas le plus simple) créent un champ. »²⁶.

La partie suivante, consacrée à « Population et pouvoir », traite de la quête d'identification des facteurs qui peuvent constituer cette relation. Cette partie tente sans doute de répondre à la critique pressentie par C. Raffestin de l'absence d'exemples empiriques dans son raisonnement, et elle a tendance à les multiplier. Ce n'est pas tant dans la multiplication de cas illustratifs que dans la nature de ces développements explicatifs que l'on peut comprendre pourquoi c'est cette fraction de l'ouvrage qui a le moins bien vieilli. Il me semble que, dès la publication, elle a pu rebuter de nombreux lecteurs par son aspect énumératif (population et son dénombrement, langue, religion, « races et ethnies ») qui conduit l'auteur à une certaine superficialité. Aucune des sources mobilisées n'est le fruit d'une enquête de terrain de première main et le texte passe d'exemples historiques à des cas plus contemporains sans réelle différenciation de leur analyse. La partie débute par la question très foucaldienne de la population et de son dénombrement, pour explorer ensuite les dimensions symboliques de la société et les façons dont celles-ci influencent la structuration de toute relation à l'espace, notamment la langue et la religion (questionnées du point de vue des dynamiques centre-périphérie qu'elles instaurent) – thématiques qui seront explorées de façon assez similaires chez Robert

26. [Voir : première partie, chapitre 3, section 1 « Qu'est-ce que le pouvoir ? », p. 99].

D. Sack²⁷, dans la première définition en langue anglaise de la notion de territorialité. Autant les développements sur le langage et les langues restent stimulants, autant ceux qui portent sur la religion ou les « races et ethnies » ont perdu de leur impact, voire pire, étant devenus inaudibles dans un contexte postcolonial. Un certain nombre des premières critiques ont d'ailleurs concentré leurs piques sur les imprécisions de certains de ces développements²⁸, et l'on relève aujourd'hui que si certaines propositions pouvaient apparaître comme innovantes (cf. l'idée du « réveil de l'islam »), la rapidité de leur traitement n'était pas à la hauteur de la rigueur du reste de l'ouvrage. Sans parler de la difficulté contemporaine à aborder des pages consacrées à la « race » ou à la notion d' « ethnie » sans toute la prudence rendue nécessaire par leur instrumentalisation politique, notamment en contexte colonial. Dans ces pages, C. Raffestin semble paradoxalement évacuer la question des rapports entre savoir et pouvoir qu'il a posés comme centraux dans sa première partie. Une lecture *a posteriori* telle qu'on peut la pratiquer quarante ans après l'écriture du texte conduit à penser que ceux qui ont rejeté l'ouvrage ont pu le faire à cause de l'agacement que leur procurait cette seconde partie, qu'il est plus facile de survoler aujourd'hui, sachant que les développements qui suivent rempliront leur promesse.

La troisième partie porte sur « Le territoire et le pouvoir », opérant de manière brillante le déplacement depuis la philosophie politique vers la géographie. Elle s'ouvre sur l'un de ces chapitres dont le titre est une question (*Qu'est-ce que le territoire ?*) et dont la position centrale dans le livre dit aussi, à sa manière l'importance problématique. Certes, la différenciation initiale entre espace et territoire manque un peu de robustesse, du moins dans cet ouvrage²⁹, et peut-être aussi

27. Sack, Robert D., « Human Territoriality: A Theory ». *Annals of the Association of American Geographers*, 73 (1), 1983, pp. 55-74 et *Human Territoriality. Its Theory and History*. Cambridge, Cambridge University Press, 1986.

28. Lévy, J., « Claude Raffestin, Pour une Géographie du pouvoir, préface de Roger Brunet. » *Annales de Géographie*, 92 (514), 1983, pp. 720-723.

29. C. Raffestin reviendra dans ses écrits ultérieurs sur cette distinction qu'il était de façon à montrer comment, effectivement, l'espace peut être défini comme ce qui est donné aux sociétés - comme une matière naturelle est offerte, alors que le territoire est, lui, produit, avec l'espace donné, à partir de la sémiosphère. « (= ensemble des signes ; tous les mécanismes de traduction, qui sont employés dans les rapports

d'originalité par rapport aux travaux en cours à l'époque, notamment sous la plume de Roger Brunet et de Paul Claval, deux des artisans de la publication de *Pour une géographie du pouvoir*. C. Raffestin convainc moins lorsqu'il écrit qu'« Il est essentiel de comprendre que l'espace est en position d'antériorité par rapport au territoire. Le territoire est généré à partir de l'espace, il est le résultat d'une action conduite par un acteur syntagmatique (acteur réalisant un programme) à quelque niveau que ce soit. »³⁰ que lorsqu'il procède à démontrer comment le territoire dépend de la notion de « projet »³¹, puisque « l'espace n'existant qu'en fonction des visées intentionnelles de l'acteur »³². La centralité d'une théorie de l'action dans la conceptualisation du territoire et du pouvoir constitue ainsi, certainement, l'une des intuitions les plus importantes de C. Raffestin dans cet ouvrage : « on passe d'une axiomatique pure à une axiomatique commandée par le caractère probabiliste et nécessairement discontinu de l'action. »³³, puis « les acteurs révèlent, quand ils agissent, une sorte d'axiomatique sous-jacente. Tout semble se passer comme si les actions se déduisaient les unes des autres. »³⁴. Contrairement à

avec l'extérieur, appartient à la structure de la sémiosphère)». [Voir dans la bibliographie : Raffestin, C., « Écogenèse territoriale et territorialité », p. 37 et note 82.]. Il s'agit à l'époque de s'échapper d'une géographie traditionnelle descriptive basée essentiellement sur l'analyse régionale. Deux concepts émergent alors pour opérer une montée en généralité dans l'analyse géographique, tant humaine que physique et environnementale : l'espace et le territoire. Les tenants de l'« espace » le promeuvent de par sa capacité à neutraliser la pensée de l'étendue terrestre et à pouvoir servir de support à une analyse quantitative ; ceux du « territoire » mettent en avant les modes d'appropriation de l'espace qui sont inhérents à toute pratique : « Le territoire est à l'espace ce que la conscience de classe est à la classe : quelque chose que l'on intègre comme partie de soi, et que l'on est donc prêt à défendre » écrit, avec un certain humour, Roger Brunet dans la première notice du mot « Territoire », dans son dictionnaire critique : Brunet, R., Ferras, R., Théry, H., *Les mots de la géographie : dictionnaire critique*. Montpellier; Paris, Reclus - La Documentation française, 1992, p. 480. Voir aussi les notices « Espace » et « Territoire » auxquelles le *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* de J. Lévy, et M. Lussault fait une bonne place ([deuxième édition], Paris, Belin, 2013.).

30. [Voir : troisième partie, chapitre 8, section 1 « De l'espace au territoire », p. 199].

31. *Ibid.*

32. *Ibid.*

33. *Ibid.*

34. *Ibid.*

ce que l'on a pu lui reprocher, le texte ne gomme pas les relations de domination engendrées par de telles interactions, invitant à analyser les « gains et coûts pour les acteurs »³⁵. On se place ici tout à la fois dans une perspective marxiste et lefebvrienne « Le système territorial est donc produit et moyen de production. »³⁶.

La richesse de cette section du livre repose également dans la façon dont C. Raffestin lie cette analyse actantielle à la problématique du vécu et aux processus identitaires. Il l'un des très rares géographes francophones à avoir lu les propositions d'Edward Soja qui propose de les caractériser selon « trois éléments : sens de l'identité spatiale, sens de l'exclusivité, compartimentage de l'interaction humaine dans l'espace »³⁷. S'ensuivent des pages remarquables sur les modalités de découpage de l'espace à partir de la notion générique de limite, de l'exploration de la frontière conçue « signal », ou « message » sur la nature du pouvoir, puis sur la région, définie « bien plus [comme] objet de discours que de pratiques »³⁸. L'accent porté sur la force des discours est bien celui qui constituera, dans la décennie suivante, le fondement de la géopolitique dite « critique » (voir plus loin). Sur la question de la frontière, la proposition d'une grille de lecture permettant d'en déconstruire la linéarité et d'en envisager des formes zonales ou « virtuelles » apparaît comme tout à fait avant-gardiste. Celle-ci repose en effet sur l'identification de trois fonctions de la frontière (légale, de contrôle et fiscale) tout en envisageant la possibilité d'une dé-fonctionnalisation totale ou partielle, qui va s'avérer caractéristique de l'évolution des frontières du XXI^e siècle ! Les derniers chapitres, consacrés aux nodosités et centralités³⁹, et de manière plus générique à la question des réseaux, permettent là encore à C. Raffestin de formuler des propositions de nature assez visionnaire, notamment sur le lien entre circulation et information, mais surtout sur la question de la matérialité des flux. L'une des

35. [Voir : troisième partie, chapitre 8, section 2 « Le système territorial », p. 206].

36. *Ibid.*

37. Soja, Ed. W. *The Political Organization of Space*. Washington D.C.: Association of American Geographers, 1971, p. 146, note 29.

38. [Voir : troisième partie, chapitre 9, section 4 « À la recherche d'une nouvelle maille : la Région », p. 242].

39. Avec des développements inédit sur les rapports entre centres et périphéries.

conclusions de la partie, en résonance avec l'œuvre de Guy Debord⁴⁰ qui nous est devenue si familière depuis, met au-devant du texte la question de l'image et de l'intentionnalité de la projection symbolique : « La circulation est spectacle du pouvoir mais le pouvoir ne tient pas toujours à se donner en spectacle et même s'il se donne en spectacle c'est malgré lui. ».

L'ouvrage se clôt par une quatrième partie consacrée au lien entre ressources et pouvoir, présentant un travail de définition remarquable de ce qui *fait* ressource. Cela permet à C. Raffestin de boucler la progression de sa réflexion en revenant aux fondamentaux « ratzéliens » pour mieux les dépasser : le pouvoir ne vient pas de la conquête de territoires contenant des ressources, il se définit par les stratégies d'accès à ces ressources et par la mobilisation d'énergie nécessaire pour rendre cette circulation possible. Il s'inspire en cela de l'œuvre politique de Jean Gottmann⁴¹ mais, aussi très certainement de ses premiers textes sur le territoire⁴² ou sur les dynamiques centre-périphérie : « Une ressource est le produit d'une relation. Dès lors, il n'y a pas de ressources naturelles, il n'y a que des matières naturelles »⁴³ : l'intérêt d'une pensée qui lie matérialité et intentionnalité est bel et bien de montrer comment la ressource se définit moins par une quête de « l'accaparement [qui] est cause de nombreux conflits » que par son activation de la part d'« acteurs territorialisés »⁴⁴.

3. Un livre de portée essentielle malgré sa réception immédiate contestée

La force des politiques éditoriales, dans les démarches de réédition, est de revenir sur le déroulé linéaire d'une époque. Rééditer *Pour une géographie du pouvoir* constitue en effet, je l'ai souligné dès les pre-

40. Debord, G., *La Société du Spectacle* [Première édition 1967], Paris, Gallimard, 1992.

41. Gottmann, J., *La politique des États et leur géographie*. Paris, Armand Colin, 1952.

42. Gottmann, J., *The Significance of Territory*. Charlottesville, University Press of Virginia, 1973.

43. [Voir : quatrième partie, chapitre 12, section 1 : « Matière, ressource, technicité », p. 289].

44. [Voir : quatrième partie, chapitre 13, section 1 : « Les composantes de la stratégie », p. 305].

mières lignes, un acte sinon militant, du moins engagé, tant l'ouvrage a souffert de l'opprobre de ses contemporains immédiats. Même le préfacier, Roger Brunet, semble prendre des distances avec le texte et son auteur (« on l'accusera peut-être d'éclectisme ») avant d'oser affirmer : « Je ne suis pas sûr que le parti pris par Claude Raffestin, de définir l'espace comme un donné et le territoire comme ce donné socialisé, soit le plus pertinent, et d'ailleurs il n'est pas toujours tenu avec rigueur. » Il est toute de même assez rare qu'une personne chargée d'introduire un propos mette autant – et aussi explicitement ! – de réserve dans l'entreprise... R. Brunet a été sollicité par l'auteur lui-même pour cette préface, fort de la relation que tous deux avaient commencé de construire au sein du comité éditorial de *l'Espace Géographique*... point n'est besoin d'insister sur la déception de C. Raffestin face à ce texte qui dessert autant l'ouvrage qu'il était censé mettre en valeur. Dans cette même revue, le compte-rendu de lecture (confié collectivement à deux autres auteurs, Augustin Berque et Christian Kesteloot – un collègue qui a laissé une postérité moins importante que celui qu'il critiquait...), est encore plus dur : « L'ouvrage donne l'impression d'une longue liste de définitions et de descriptions de concepts et de notions, sans que celles-ci soient jamais utilisées jusqu'au bout pour expliquer en profondeur un fait géographique »⁴⁵. La motivation principale du rejet apparaît de façon explicite dans les lignes suivantes : on ne pardonne pas à C. Raffestin d'avoir lu Marx sans se revendiquer marxiste. Deux pages en contrepoint des propos de C. Kesteloot viennent nuancer cette condamnation sans appel, cette fois sous la plume d'A. Berque qui fait porter son désaccord sur l'usage analogique de termes et de métaphores issues des sciences dures et de la thermodynamique.

La critique d'Yves Lacoste lui-même se déploie sur le même registre : il lui semble impossible de combattre l'oppression en ne faisant « que » démontrer comment ce sont les populations, et non les États, qui fabriquent les relations de pouvoir ; il se moque ainsi de la proposition que fait C. Raffestin d'une « géographie de l'autonomie ». De façon caricaturale, l'argumentaire d'Y. Lacoste se concentre sur

45. Voir : Kesteloot, C., Berque, A., « Pour une géographie du pouvoir [Raffestin Claude, *Pour une géographie du pouvoir*. Paris, LITEC, 1980] ». *Espace géographique*, 12 (4), 1983, pp. 308-309.

l'absence de cartes, un point d'achoppement présenté comme essentiel, dans ce livre tout comme dans celui de P. Claval publié au même moment, *Espace et pouvoir*⁴⁶ : la « géographie politique » que propose Raffestin est sans carte (ce n'est donc pas une géographie), et pour cause, car, s'il se référait à des cartes, elles ne pourraient montrer ces relations de pouvoir, qu'il juge fondamentales (...)»⁴⁷. Ces échanges acerbes prennent place dans une époque où les joutes verbales sont, sinon acceptées, du moins certainement plus courantes qu'aujourd'hui : le lecteur contemporain sera sans doute choqué de lire sous la plume de C. Raffestin que « Lacoste a raison de vitupérer contre l'allégorie spatiale du centre et de la périphérie lorsqu'il est question d'impérialisme mais il ne sait vraisemblablement pas pourquoi il a raison »⁴⁸, et il comprendra mieux sans doute le contexte de ces échanges particulièrement vifs.

D'autres comptes-rendus encore, comme celui d'Hélène Bergues (1981), par exemple⁴⁹, mettent l'accent sur l'absence d'opérationnalité effective des propositions théoriques de l'ouvrage, malgré la volonté de formalisation des processus analysés par C. Raffestin et son recours à des schématisations qui nous sont présentées comme des formules que l'on pourrait déployer mathématiquement. Ce dernier fait en effet partie de la génération qui accède à la profession d'enseignant-chercheur en 1968 et qui est avide de transformer une discipline qu'elle perçoit comme étriquée, politiquement comme intellectuellement, notamment du fait de l'absence de théorie pour en nourrir le développement. À l'université de Genève, il a repris le cours de géographie politique d'un érudit, Aldo Dami « qui était un grand spécialiste de l'Europe centrale, des frontières, c'était un homme extrêmement extraordinairement cultivé, polyglotte, etcétera » mais « il y avait toujours à peu près la même matrice, la même matrice qui était une forme d'État, les frontières, etcétera... mais il n'y avait au fond aucune méthode pour aborder ces problèmes »

46. Claval, P., *Espace et pouvoir*. Paris, Presses universitaires de France, 1978.

47. Lacoste, Y., « Hérodote a lu : Paul Claval, Espace et pouvoir & Claude Raffestin, Pour une géographie du pouvoir », *Hérodote* (22), 1981, pp. 153-157.

48. [Voir : troisième partie, chapitre 10, section 1 : « Les lieux du pouvoir », p. 247].

49. Bergues H., « Raffestin Claude - Pour une géographie du pouvoir », *Population*, 36 (6), 1981, p. 1201.

(entretien personnel, *op.cit.*) et son inspiration se nourrit de cette insatisfaction. *Pour une géographie du pouvoir* s'insère effectivement dans l'effort collectif déployé dans les années 1970 pour fonder une nouvelle géographie. Son auteur est l'un des membres du groupe DUPONT⁵⁰ et très présent dans les premiers colloques GEOPOINT entre 1976 et 1982, dates qui encadrent la rédaction de l'ouvrage qui nous concerne, et auxquels il présente des textes portant sur les notions de problématique et d'axiomatique en géographie dont on peut considérer que *Pour une géographie du pouvoir* constitue une forme d'illustration thématique.

Le seul article réellement positif produit à la sortie du livre est publié par les *Cahiers de Géographie de Québec*⁵¹ qui saluent un « livre stimulant » où l'on « ... voit à l'œuvre la pensée logico-abstraite qui « travaille » une imposante culture historique. Cette rencontre de la logique et de l'histoire, de l'abstraction et de la quotidienneté, n'est-ce pas le chemin, insolite, inconfortable, de la libération par la connaissance? ». On devine à travers ce texte une pratique de la géographie bien plus à l'unisson du travail théorique entrepris par C. Raffestin, notamment dans la possibilité de discuter de « la problématique relationnelle du pouvoir », dont les fondements théoriques prennent racine dans des lectures communes de la théorisation politique des structures de la société⁵², et qui va devenir, dans la décennie suivante, un axe structurant de la géographie anglophone⁵³. Ce partage d'horizons épistémologiques est lié au séjour de C. Raffestin au Québec pendant une année sabbatique en 1976 où il a donné un cours de géographie politique à l'université de Laval : comme

50. Le groupe DUPONT se constitua au début des années 1970 comme lieu de renouveau d'une géographie en quête de concepts plus solides et des méthodes quantitatives permettant de poser les bases de leur applicabilité : voir Henri Chamussy, « Le groupe Dupont ou les enfants du paradigme » *L'état de la géographie. Autoscopie d'une science. Sous la direction de Rémy Knafou*. Paris, Belin, p. 134-144

51. Villeneuve, P., « Raffestin, Claude (1980) *Pour une géographie du pouvoir*. Préf. de R. Brunet, Paris, Libraires techniques, 1980 ». *Cahiers de géographie du Québec*, 26 (68), 1982, pp. 266-268.

52. Giddens, A., *Central problems in social theory : action, structure and contradiction in social analysis*. London, Macmillan Press, 1979, et *The Constitution of Society: Outline of the Theory of Structuration*. Berkeley, University of California Press, 1984.

53. Massey, D., « Politics and space/time ». *New Left Review* (April 1993), pp. 65-84.

André-Louis Sanguin à peu près à la même période, ces auteurs européens trouvent dans la francophonie américaine l'inspiration d'un renouvellement théorique politisé : ils y discutent d'une géographie différente, qui construit des passerelles avec les mondes anglophones radicaux, et reviennent en France ou en Suisse en ayant lu David Harvey ou William Bunge⁵⁴ (C. Raffestin y rencontre même ce dernier, « exilé » politiquement au Québec, [voir. Juliet Fall, 2012, *op. cit.*]). De ce fait, le vocabulaire employé par C. Raffestin les effraie sans doute moins et le compte-rendu de Paul Villeneuve est non seulement l'un des plus fidèles à l'ouvrage, mais il constitue aussi l'une des réactions les plus enthousiastes à un texte dont il salue le pouvoir de stimuler des perspectives nouvelles de recherche : « Son chapitre sur les rapports entre langue et pouvoir offre des avenues de recherche stimulantes : la langue comme système sémique qui assure la médiation entre production et consommation, la notion de travail humain linguistique, les deux faces de la question de l'intégration d'aires linguistiques ou dialectales différentes, etc. ».

La production intellectuelle de C. Raffestin est marquée par le caractère résolument international de sa carrière, permis notamment par la maîtrise des langues étrangères auxquelles son éducation suisse lui a donné accès. Né en France, arrivé très jeune à Genève où il a terminé son éducation secondaire, il y sera rapidement naturalisé Suisse, un avantage professionnel doublé d'un regret personnel, celui de n'avoir pas fait carrière en Sorbonne, et accompagné également du sentiment d'habiter la frontière, d'être traversé par cette condition ambivalente. Lors de notre entretien, il est revenu plusieurs fois sur cette question de l'identité, « constamment à construire et à reconstruire et qui ne peut en aucune manière être quelque chose de fixe comme on le constate aujourd'hui [...] moi je dis toujours en plaisantant, que j'ai pas de nationalité parce que je suis, j'ai cheminé français mais je suis, j'ai été naturalisé suisse... ». Il faut toutefois se garder d'« idéaliser et de réifier ces différences,

54. Deux géographes ayant fondé la géographie radicale en ouvrant le champ des études marxistes à cette discipline (D. Harvey) et reformulé les approches de « terrain » par l'invention d'explorations collectives devant permettre aux populations défavorisées d'exprimer leur point de vue sur le monde, notamment par la fabrique de contre-cartographies (W. Bunge).

et notamment d'idéaliser la Suisse comme une périphérie innovante ou de libre pensée» (traduction personnelle de : Juliet Fall, 2012, p. 177, *op. cit.*). C. Raffestin construit de fait sa vie entre la Suisse et l'Italie, où sa femme fait carrière, et *Pour une géographie du pouvoir* est publié en italien dès 1981 (*Per una geografia del potere*, Milano, Unicopli, 1981 – traduction de Maria Amalia Pellizzari Colao). Il sera professeur invité dans de nombreux pays, et notamment en Amérique Latine, séjournant plusieurs fois au Brésil où la géographe Bertha Becker va favoriser la traduction du livre en portugais (*Por uma geografia do Poder*, Sao Paulo, Editoria Atica [1993 pour la première des trois éditions brésiliennes] – traduction de la géographe de Sao Paulo Maria Cecília França). Plus récemment enfin, le texte espagnol a été publié au Mexique (*Por una geografia del poder*, El Colegio de Michoacan, 2013 – traduction de Yanga Villagómez Velázquez.), où il était considéré comme un classique des bibliographies étudiantes... ce qui, bien sûr, a fait plaisir à son auteur, un peu surpris tout de même de se « retrouver pour la première fois dans la peau d'un classique » (entretien avec l'auteur, *op.cit.*). Cette ouverture a contribué à confirmer l'assise du lectorat de l'ouvrage, dont *Google scholar* nous donne une indication chiffrée à manipuler avec les précautions d'usage : les citations de la version portugaise de l'ouvrage s'élèvent aujourd'hui à plus de 4600, pour moins de 1300 de la version française originale.

Face à ce livre-événement, les étudiants de géographie ont eu – et continuent – d'avoir, une approche constructive. Aujourd'hui encore blessé du fait que le combat d'idées qu'il souhaitait engager ait tourné à des formes d'hostilité interpersonnelle (regrettant notamment la brouille avec P. Claval, pourtant directeur de la collection dans laquelle *Pour une géographie du pouvoir* a été publié chez Litec – *Librairies techniques*), C. Raffestin retourne l'argument avec humour rapportant comment de nombreux étudiants lui ont raconté comment « plusieurs collègues disant qu'il faut pas lire ce livre [...] lui ont rendu un énorme service ! » (entretien, *op.cit.*), les amenant à se précipiter pour le lire par esprit de contradiction ! Il a continué à inspirer des générations d'apprentis géographes comme des sciences sociales connexes, longtemps après son départ à la retraite ; en en témoigne ainsi son invitation pour l'édition 2013 de MéThéoGéo, le séminaire annuel organisé par les doctorants de *Pacte, Laboratoire de*

*sciences sociales*⁵⁵. Il faut revenir aussi sur l'ambition de ses étudiants genevois à constituer une archive ouverte exhaustive de l'œuvre de C. Raffestin autour de CollecTer (Collectif de réflexion autour de la Territorialité, déjà mentionné au début de ce texte).

Pourtant, il n'y a pas eu de version anglaise de ce livre, car, comme bien souvent, l'éditeur anglais intéressé n'a pas souhaité contribuer au financement de la traduction. Nombre des lecteurs anglophones de C. Raffestin ont publié sur lui, sans lui ! Toutefois, il faut mettre à part l'effort de deux de ses anciens élèves genevois, devenus ses collègues, Juliet Fall et Francisco Klauser, qui ont su concevoir un espace théorique et éditorial dédié leur permettant de valoriser les apports conceptuels de C. Raffestin tout en établissant sa présence dans l'univers scientifique des publications d'excellence en langue anglaise. De la part de J. Fall, cela a consisté, à souligner le rôle de passeur que C. Raffestin avait joué, de façon extrêmement précoce, entre la philosophie foucauldienne et la géographie. Elle a ainsi écrit en anglais, d'abord un texte dans *EspaceTemps.net*⁵⁶, puis contribué à l'ouvrage de Jeremy W. Crampton et Stuart Elden basé sur la traduction commentée des numéros d'*Hérodote* consacrés à Michel Foucault⁵⁷ par un chapitre sur C. Raffestin, avant de lui consacrer un article dans la revue la plus diffusée en géographie humaine, *Progress in Human Geography*⁵⁸, puis de revenir enfin à un article plus personnel sur son itinéraire scientifique⁵⁹ au sein du numéro spécial mis en place par F. Klauser. Pour ce dernier en effet, il s'est agi de coordonner, au sein de la revue *Environment and Planning D*, une collection de textes

55. Laboratoire Pacte. « Compte-rendu du séminaire MéThéoGéo du 27 juin avec Claude Raffestin », 12 septembre 2013. [en ligne] <https://www.pacte-grenoble.fr/actualites/compte-rendu-du-seminaire-metheo-geo-du-27-juin-avec-claude-raffestin>

56. Fall, J., « Michel Foucault and Francophone geography ». *EspacesTemps.net, Tra-vaux*, 15.09.2005. [en ligne] <https://www.espacestemp.net/articles/foucault-francophone-geography/>.

57. Crampton, J. W., S. Elden eds., *Space, knowledge and power: Foucault and geography*. London; New York, Routledge, 2016.

58. Fall, J., « Lost geographers: power games and the circulation of ideas within Francophone political geographies », *Progress in Human Geography*, 31 (2), 2007, pp. 195-216.

59. Fall, J., « Reading Claude Raffestin: Pathways for a Critical Biography », *Environment and Planning D: Society and Space*, 30 (1), 2012, pp. 173-189.

des meilleurs auteurs de géographie humaine, invités à travailler l'héritage de la pensée raffestinienne : Stuart Elden, Claudio Minca, Alexander Murphy, auxquels il a adjoint un article introductif très percutant⁶⁰, tout en permettant à C. Raffestin lui-même de publier un article en anglais⁶¹.

Si le livre qui nous intéresse a subi des critiques quant aux difficultés à en traduire les préceptes dans le monde extra-universitaire, cela n'a pas empêché C. Raffestin de prendre appui sur son expertise en géographie politique pour travailler à la Commission d'Urbanisme du Canton de Genève dont il a été membre de 1982 à 1994. C'est donc bien son double apport scientifique et politique que la Ville de Genève a couronné en lui remettant le Prix quadriennal de la ville de Genève (volet sciences humaines) en 2003.

4. Définir le pouvoir par une heuristique de la territorialité

Les propositions de C. Raffestin sur le pouvoir revêtent une double originalité : celle d'apporter une approche compréhensive de la spatialité des théories politiques d'une part, celle de proposer une approche conceptuelle inédite autour de la territorialité d'autre part. C. Raffestin l'a dit et répété depuis la publication de l'ouvrage: *Pour une géographie du pouvoir* naît d'une insatisfaction vis-à-vis de ses lectures sur le lien entre politique et géographie. Il faut prendre garde à la préposition utilisée, ce « Pour » qui fait de l'ouvrage un manifeste plutôt qu'un manuel. Les pages rééditées ici n'ont pas pour objectif de dérouler tous les éléments d'une nouvelle géographie politique, mais plutôt d'en poser les fondements épistémologiques.

Pour ce faire, il s'inspire bien sûr de Michel Foucault, et détaille⁶² cinq propositions tirées de son *Histoire de la sexualité (1. La volonté de savoir*, Gallimard, Paris 1976, p. 123-129), qu'il peut être intéressant

60. Klauser, F. R., « Thinking through Territoriality: Introducing Claude Raffestin to Anglophone Sociospatial Theory ». *Environment and Planning D: Society and Space* 30 (1), 2012, pp. 106-120.

61. Raffestin, C., « Space, Territory, and Territoriality », *Environment and Planning D: Society and Space* 30 (1), 2012, pp. 121-141.

62. [Voir : première partie, chapitre 3, section 1 « Qu'est-ce que le pouvoir », p. 99].

de reproduire⁶³, tout en mettant en exergue ce qu'il dit pour les introduire : « elles sont plus importantes qu'une définition puisqu'elles visent la nature du pouvoir ». Mais surtout, il a lu la somme produite par Jean-William Lapierre⁶⁴ qui tente de broser une sociologie politique du pouvoir et de relativiser spatio-temporellement la construction de l'État. À la question que je lui ai posée sur l'apport possible de Pierre Clastres dans la mise à distance de l'État pour comprendre le politique⁶⁵, il m'a répondu que ce qui l'intéressait n'était pas la présence ou l'absence d'État, mais la façon dont on se sert du pouvoir.

Derrière la critique fondamentale de l'État qu'il dresse par l'intermédiaire du rejet de Friedrich Ratzel, C. Raffestin cherche avant tout à sortir d'une vision scalaire du pouvoir et du territoire. C'est ce que P. Villeneuve a bien saisi⁶⁶ quand il valorise la proposition « raffestinienne » d'une « géographie de l'autonomie ». Pour cela, [l'homme] doit pouvoir disposer des instruments théoriques qui lui permettent d'analyser les relations de pouvoir qui caractérisent le corps social dont il est membre⁶⁷. Pour autant, ce livre exprime une géographie engagée sans être militante, malgré son inspiration radicale (William Bunge, David Harvey, Edward Soja). Son rapport au marxisme a été très critiqué lors de la sortie de l'ouvrage, on s'en souvient. C. Raffestin se défend de ses critiques en se référant à son ouvrage précédent, *Travail, Espace, Pouvoir* (1979, *op.cit.*) dont le cadre d'analyse est plus ouvertement marqué par l'analyse anti-capitaliste. Dans *Pour une géographie du pouvoir*, il acclame Marx sans le citer de pre-

63. Note 9 de *l'Histoire de la sexualité*, tome 1 : la volonté de savoir. Paris, Gallimard, 1976, pp. 123-129 : « 1. Le pouvoir ne s'acquiert pas ; il s'exerce à partir de points innombrables. » ; « 2. Les relations de pouvoir ne sont pas en position d'extériorité à l'égard d'autres types de rapports (économiques, sociaux, etc.) mais elles leur sont immanentes » ; « 3. Le pouvoir vient d'en bas ; il n'y a pas une opposition binaire et globale entre dominateur et dominés » ; « 4. Les relations de pouvoir sont à la fois intentionnelles et non subjectives. » ; « 5. Là où il y a pouvoir, il y a résistance et pourtant, ou plutôt par là même, celle-ci n'est jamais en position d'extériorité par rapport au pouvoir. ».

64. Lapierre, J.-W., *Essai sur le fondement du pouvoir politique*. Gap, Ophrys, 1968.

65. Clastres, P., *La société contre l'état: recherches d'anthropologie politique*. Paris, Éd. de Minuit, 1982.

66. *Op. cit.*

67. [Voir : « Remarques finales », p. 339].

mière main : « Une fois encore c'est Marx qui, dans l'analyse de la marchandise, a montré « en elle un acte qui impliquait une relation », écrit-il dans le chapitre 2 de la première partie⁶⁸, en citant, en note, Henri Lefebvre⁶⁹.

Ce qui a échappé à ses contemporains, c'est bien la façon dont l'œuvre de C. Raffestin ouvre la possibilité de définir les conditions d'analyse d'une géographie politique du quotidien, telle qu'elle sera mise par la suite à l'agenda par la géopolitique critique, et notamment par ses tenants féministes⁷⁰. Ce projet donne toute sa place aux individus qu'il potentialise à travers leur territorialité, définie comme « le système de relation qu'entretient une collectivité – et partant un individu qui y appartient – avec l'extériorité et/ou l'altérité à l'aide de médiateurs »⁷¹. Ce qui est tout à fait nouveau, et qui tranche avec les travaux anglophones plus ou moins contemporains de ceux de C. Raffestin, c'est bien l'idée d'une territorialité se déployant hors de tout territoire borné. Il s'agit d'un outil pour comprendre les différenciations spatiales, leurs contraintes mais aussi leur potentiel émancipatoire. Comme je l'ai rappelé plus haut dans l'analyse de la structure de l'ouvrage, la territorialité se définit grâce à une approche relationnelle : « la relation au territoire est une relation qui médiatise ensuite les rapports avec les hommes, avec les autres »⁷², celle-ci est triangulaire, comme le suggère René Girard, liant l'individu et les groupes à l'extériorité et l'altérité dans une forme de circulation communicationnelle⁷³.

Ce qui intéresse C. Raffestin dans cette notion, ce n'est donc pas l'étendue de la projection identitaire sur le territoire, mais sa nature : « l'une des illustrations les plus claires de la notion de territorialité

68. [Voir : première partie, chapitre 2, section 2 : « Identification de la relation », p. 78].

69. De *l'État*, 3, *Le mode de production étatique*, Union Générale d'Éditions, Paris, 1977, p. 19.

70. Dixon, D., Marston, S., *Feminist Geopolitics: At the Sharp End*. New York, London, Routledge, 2013.

71. Raffestin, C., « Remarques sur les notions d'espace, de territoire et de territorialité », *Espaces et Sociétés* (41), 1982, p. 171.

72. [Voir : troisième partie, chapitre 8, section 3 : « La territorialité », p. 216].

73. Girard, R., *La violence et le sacré*. Paris, Pluriel, 2010.

peut être trouvée dans l'idée occidentale de la propriété privée», nous livre-t-il, en s'inspirant d'E. Soja. Paradoxalement, c'est l'analyse des limites internationales qui semble l'avoir inspiré dans ce cheminement pour échapper au bornage de l'espace : « Les recherches d'Owen Lattimore et de Jean Gottmann, pour ne citer qu'eux, ont très largement contribué à dégager cette idée de la frontière phénomène social et non pas exclusivement spatial », écrit-il dès 1974⁷⁴. Dans l'entretien que j'ai pu mener avec lui, il est revenu sur ce point, m'avouant n'avoir « pas forcément compris à quel point les frontières étaient significatives [...] Pourquoi ? Parce que la frontière ou si vous voulez la notion de limite, c'est tellement fondamental, pour nous un dictionnaire c'est un système de limites, un catalogue c'est un système de limites. Je veux dire l'idée de limites, l'idée de norme, l'idée d'encadrement, c'est au fond ce qui organise la réalité ». Ce qu'il m'avoue aussi lors de cette conversation, c'est également son regret que la géographie n'ait pas mieux creusé la notion foucauldienne d'hétérotopie.

Bien que ne mentionnant Deleuze que de façon marginale, *Pour une géographie du pouvoir* ouvre la voie aux travaux ultérieurs qui vont travailler les processus de dé- et re-territorialisation, une démarche analytique processuelle qui laisse ouverte de possibles agrégations ultérieures. « Les relations de pouvoir s'inscrivent dans une cinématique complexe », nous était-il dit dès l'introduction⁷⁵, et l'ensemble de la démonstration dépasse effectivement l'opposition territoire / réseau pour, construire une analyse de la relation constamment remise en question. La centralité de la territorialité « raffestinienne » n'apparaît en rien contradictoire de cette mise en mouvement. Il s'agit là d'une notion centrale, qui précède d'une dizaine d'années les approches « relationnelles »⁷⁶ qui vont s'avérer centrales dans le renouvellement de la géographie humaine anglophone, intégrant la notion de pouvoir et de flux dans une approche du lien à l'espace qui fabrique le lieu.

74. Raffestin, C., « Éléments pour une problématique des régions frontalières », *L'espace géographique* (1), 1974, pp. 12-18.

75. [Voir : « Remarques liminaires », p. 47].

76. Cf. D. Massey, *op.cit.* note 53.

5. Un grand écart entre héritages structuralistes et ouvertures post-modernes

Tous les commentateurs se sont arrêtés à raison sur l'image de couverture, originale, dont C. Raffestin considère qu'elle fait effectivement partie intégrante de sa démonstration. Elle intrigue le lecteur dans la mesure où le choix d'un tableau classique, *Don Manuel Osorio de Zuniga* de F. Goya, tranche avec les couvertures traditionnelles d'ouvrages de géopolitique prompts à mettre plutôt en avant des paysages fortifiés. Pourtant, pour l'auteur de *Pour une géographie du pouvoir*, cette image constitue une allégorie très explicite des arguments développés au fil des pages : « il faut y voir l' [expression] de l'enchevêtrement complexe de la trame que les relations de pouvoir tissent dans les spectacles les plus anodins. »⁷⁷. Le géographe s'adonne alors à une interprétation esthétique de la composition picturale, montrant qu'au-delà des personnages qui la constituent (l'enfant et les animaux), la toile de Goya fonctionne comme « la métaphore picturale d'un système de pouvoir »⁷⁸ grâce à la mise en scène des « les relations qu'entretiennent les éléments de cette composition. [...] L'enfant, certes, domine par sa présence rehaussée de rouge mais il ne domine que parce que toutes les relations passées, présentes et à venir passent par lui. »⁷⁹. De façon surprenante pour qui connaît bien l'ouvrage, C. Raffestin évoque à propos de ce tableau la « violence tapie », et il s'agit de fait de l'une des rares mentions de la violence dans ce texte consacré au pouvoir.

Ce qui est fascinant, c'est que cette lecture va bien au-delà de la proposition métaphorique : on peut dire qu'il s'agit d'une mise en œuvre synecdotique de la grille d'analyse que le texte se donne comme objectif de construire pour comprendre les relations de pouvoir. En effet, on lit un peu plus loin que « L'idéal du pouvoir c'est de jouer sur des signes et exclusivement sur des signes. »⁸⁰, et l'on comprend très bien quels sont les éléments sémiologiques qu'une composition

77. *Ibid.*

78. *Ibid.*

79. *Ibid.*

80. [Voir : première partie, chapitre 3, section 2 « Les enjeux du pouvoir »].

comme celle de Goya met en place. La façon dont C. Raffestin déroule la suite de son raisonnement est plus troublante encore : « C'est peut-être ce qui rend finalement le pouvoir fragile en ce sens que la distance, entre enjeu réel – le référentiel – et enjeu imaginaire – le signe, s'accroît »⁸¹. Cette phrase est essentielle dans la mesure où elle décompose les processus de domination pour insister sur l'espace d'autonomie qui existe dans la perception et la construction d'une relation de pouvoir. Elle permet aussi de valoriser l'importance d'une démarche sémiotique qui s'avère essentielle dans la démarche de C. Raffestin (il la qualifiera plus tard de « sémiosphère », empruntant cette notion aux écrits de Yuri Lotman⁸²).

Dans ce domaine, ce dernier s'inspire de la sémiologie structurale : dans notre entretien, il reviendra plusieurs fois sur l'influence encore vivace du structuralisme au moment de l'écriture du livre. C'est bien de l'œuvre de Algirdas Julien Greimas, qui tente d'appliquer les fonctions de la linguistique saussurienne à l'analyse sociale, que C. Raffestin tire sa définition des acteurs syntagmatiques et paradigmatiques analysée plus haut. Cette attention au pouvoir des signes va le rendre extrêmement attentif à l'analyse des images et à leur rôle dans les jeux de pouvoir : « Tout projet dans l'espace qui s'exprime par une représentation révèle l'image souhaitée d'un territoire, lieu de relations »⁸³. C'est dans ce cadre qu'il renouvelle considérablement l'analyse du statut des cartes, et livre aussi des clés innovantes pour saisir le statut d'objets matériels dont le sens doit se comprendre en fonction de leur lien au flux, c'est-à-dire à leur capacité à transporter de l'information et de l'énergie.

C'est dans ce contexte que les illustrations de *Pour une géographie du pouvoir* prennent une importance singulière : elles ne doivent pas être considérées comme des éléments contingents et accessoires, venant en

81. *Ibid.*

82. Raffestin, C., « Écogenèse territoriale et territorialité », Auriac, F. et Brunet, R., *Espaces, jeux et enjeux*. Paris, Fayard, 1986, pp. 173–185. Lotman, Y, *La sémiosphère*, Presses universitaires de Limoges, 1999. Dans *Pour une géographie du pouvoir*, C. Raffestin cite déjà Yuri Lotman : J.-M. Lotman, B.-A. Uspenskij, *Tipologia della cultura*, Studi Bompiani, Milano 1975, p. 28 [Voir : deuxième partie, chapitre 2, section 1 « Les fonctions du langage. », note 3, p. 149].

83. [Voir : troisième partie, chapitre 8, section 1 « De l'espace au territoire », p. 199].

appui du texte. *A posteriori*, C. Raffestin insiste sur le fait que les illustrations du texte, tant les photos de Cyril Kobler⁸⁴ que les graphiques de Jacques Coquoz jouent un rôle important pour lui, dans la mesure où leurs auteurs les lui ont proposées, et qu'elles constitueraient le lieu d'une rencontre et d'un dialogue intellectuel. Qu'il s'agisse des photos retravaillées artistiquement des plateaux de jeu d'échecs ou des schémas explicatifs, ces images doivent, selon lui, être considérées dans leur dimension performative et non seulement explicative et illustrative. « Même s'il établit une correspondance entre chacune de ces notions et les dimensions de l'espace géométrique que sont la surface, le point et la ligne, son analyse est de loin beaucoup plus riche que celle des tenants de l'analyse spatiale qui réduisent le territoire à un donné géométrique. Ici au contraire, les systèmes territoriaux constitués de mailles, de nœuds et de réseaux ne sont pas neutres car ils sont à la fois produits et moyens de production d'acteurs en relation de pouvoir » (P. Villeneuve, *op. cit.*). Selon C. Raffestin, ces « graphiques explicatifs » (entretien, *op. cit.*) doivent pouvoir jouer un rôle différent de celui des chorèmes que R. Brunet développe de manière concomitante, notamment parce qu'ils pourraient être quantifiés. Cette mise en équation de « l'information du point de vue sémantique » (entretien, *op. cit.*) demeure rétrospectivement une orientation forte de la part de l'auteur que ses lecteurs ont peu suivie.

La démarche structuraliste constitue donc un horizon de référence essentiel de l'ouvrage, même dès lors que C. Raffestin s'en éloigne à mesure qu'il construit sa démonstration en prenant appui sur le pouvoir des acteurs. Cette grille d'analyse actantielle dont il construit les prémisses, il semble avoir parfois du mal à en accepter, à l'époque, toutes les implications : tout en affirmant l'existence de « toute une échelle d'acteurs » aux côtés de l'État, il propose tout de même de procéder à certains regroupements : « De manière à ne pas tomber dans l'analyse micrologique, nous considérons les groupes primaires, tel l'État, et les groupes secondaires qui peuvent être des organisations de types très divers. »⁸⁵. Le texte n'est donc pas exempt d'un certain nombre de contradictions théoriques, malgré sa volonté affirmée et

84. [Les photographies de Cyril Kobler n'ont pas été reproduites dans cette édition].

85. [Voir : première partie, chapitre 2, section 3 « Les éléments constitutifs de la relation », p. 86].

répétée de clarification conceptuelle. Il n'en demeure pas moins que dans ce domaine, *Pour une géographie du pouvoir* est allé bien plus loin que les ouvrages de géographie de cette décennie, ouvrant le débat sur la possible participation active d'une pensée spatiale au dialogue interdisciplinaire.

6. Conclusion

Ce texte surgit donc au moment où le tournant épistémologique spatial et critique qui va se confirmer au cours de la décennie 1990 est en germes⁸⁶. Cette prise en compte de la spatialité des processus sociaux dépasse la géographie, et va concerner notamment les discussions sur les lieux de production des savoirs et leur influence sur les conditions de constitution des paradigmes scientifiques⁸⁷. Ce tournant ne prendra forme, en effet, qu'après la chute du mur de Berlin, en réponse aux transformations brutales du système global. Aucune référence n'est donc faite dans ce livre à ce qui va devenir la « géopolitique critique »⁸⁸, c'est-à-dire à l'analyse du pouvoir conduite à travers l'étude de ses représentations, dans une perspective qui le dénaturalise. Et pourtant tout y renvoie, des propositions d'analyse du discours à la place que donne C. Raffestin à la sémiologie visuelle, annonciatrice des paradigmes textuels et représentationnels postmodernes.

Définie comme médiation spatiale des rapports sociaux, la territorialité selon C. Raffestin constitue donc l'apport majeur de cet ouvrage pour les sciences sociales, et justifie pleinement que l'on relise ces pages. Par ailleurs, sa proposition de partir des flux et des circulations, conçue avant l'arrivée d'internet, lui survit très bien : elle illustre une démarche relationnelle qui remplace les rapports de pouvoir au sein du social, à toutes les échelles, et en dehors d'une

86. Besse, J.-M., Clerc P., Robic, M.-C. Feuerhahn, W., Orain, O., « Qu'est-ce que le "spatial turn" ? » *Revue d'histoire des sciences humaines*, n° 30, 2017, pp. 207-238.

87. Jacob, C., *Qu'est-ce qu'un lieu de savoir?* Nouvelle édition [en ligne]. Marseille : OpenEdition Press, 2014. <<http://books.openedition.org/oep/423>>.

88. Dalby, S., « Critical geopolitics: Discourse, difference and dissent ». *Environment and Planning D: Society and Space*, 1991 (6), pp. 261-283; et Dalby, S., et G. Ó Tuathail, « The critical geopolitics constellation: problematizing fusions of geographical knowledge and power. », *Political Geography*, 15 (6-7), 1996, pp. 451-456.

référence nécessaire à l'État. *Pour une géographie du pouvoir* fournit à son lecteur des pistes pour penser une autonomie émancipatrice. Ce sont là parmi les intuitions extrêmement fertiles de ces pages écrites il y a près de quarante ans et qui demeurent d'une acuité vive.

Si la quête de scientificité qui traverse l'ouvrage peut paraître datée dans ses références, notamment à la systémique et à la thermodynamique, il ne demeure pas moins que le système de pensée qui se construit au fil des pages de *Pour une géographie du pouvoir* ouvre des pistes fécondes pour comprendre les enjeux des écosystèmes : « On peut se demander si la territorialité ne serait pas en mesure de favoriser un système d'analyse ternaire qui romprait avec la tradition du système bipolaire classique homme-environnement. »⁸⁹. Ces ouvertures vers une écologie politique inédite constituent sans doute l'une des pistes les plus fécondes pour relire aujourd'hui un ouvrage qui est bel et bien devenu un classique pour la géographie humaine comme pour toutes les sciences sociales.

7. Références

- Besse, J.-M., Clerc, P., Robic, M.-C., Feuerhahn, W, Orain, O., « Qu'est-ce que le "spatial turn" ? » *Revue d'histoire des sciences humaines*, n° 30, 2017, pp. 207-38.
- Bergues H., « Raffestin Cl. — *Pour une géographie du pouvoir*. », *Population*, 36 (6), 1981, p. 1201. https://www.persee.fr/doc/pop_0032-4663_1981_num_36_6_17274
- Brunet, R., Ferras, R., Théry, H., *Les mots de la géographie : dictionnaire critique*. Montpellier; Paris, Reclus - La Documentation française, 1992.
- Chamussy, H., « Le groupe Dupont ou les enfants du paradigme », *L'état de la géographie. Autoscopie d'une science. Sous la direction de Rémy Knafou*. Paris, Belin, 1997, pp. 134-144.
- Claval, P., *Espace et pouvoir*. Paris, Presses universitaires de France, 1978.
- Clastres, P., *La société contre l'état: recherches d'anthropologie politique*. Paris, Éd. de Minuit, 1982.
- Crampton, J. W., et S. Elden eds., *Space, knowledge and power: Foucault and geography*. London; New York, Routledge, 2016.

89. [Voir : troisième partie, chapitre 8, section 3 « La territorialité », p. 216].

Pour une géographie du pouvoir

- Dalby, S., « Critical geopolitics: Discourse, difference and dissent ». *Environment and Planning D: Society and Space*, 1991 (6), pp. 261-283.
- Dalby, S., et G. Ó Tuathail, « The critical geopolitics constellation: problematizing fusions of geographical knowledge and power. », *Political Geography*, 15 (6-7), 1996, pp. 451-456.
- Debord, G., *La Société du Spectacle* [Première édition 1967]. Paris, Gallimard, 1992.
- Dixon, D., Marston, S., *Feminist Geopolitics: At the Sharp End*. New York, London, Routledge, 2013.
- Dumont, M., « Aux origines d'une géopolitique de l'action spatiale : Michel Foucault dans les géographies françaises. » *L'Espace Politique*, 2010-3 (12), 2011. [en ligne] <https://journals.openedition.org/espace-politique/1744> (consulté le 29 octobre 2018).
- Eco, U, *Trattato di semiotica generale*. Milano, Bompiani, 1975, p. 17.
- Fall, J., « Michel Foucault and Francophone geography ». *Espaces Temps. net, Travaux* (15.09.2005). [en ligne] <https://www.espacestemp.net/articles/foucault-francophone-geography/>.
- Fall, J., « Lost geographers: power games and the circulation of ideas within Francophone political geographies », *Progress in Human Geography*, 31 (2), 2007, pp. 195-216.
- Fall, J., « Reading Claude Raffestin: Pathways for a Critical Biography », *Environment and Planning D: Society and Space*, 30 (1), 2012, pp. 173-189.
- [Foucault, M.], « Questions à Michel Foucault sur la géographie », *Hérodote* 1 (1), 1976, pp. 71-85.
- Giddens, A., *Central problems in social theory : action, structure and contradiction in social analysis*. London, Macmillan Press, 1979.
- Giddens, A., *The Constitution of Society: Outline of the Theory of Structuration*. Berkeley, University of California Press, 1984.
- Girard, R., *La violence et le sacré*. Paris, Pluriel, 2010.
- Gottmann, J., *La politique des États et leur géographie*. Paris, Armand Colin, 1952.
- Gottmann, J., *The Significance of Territory*. Charlottesville, University Press of Virginia, 1973.
- Greimas, A. J., *Sémiotique et sciences sociales*. Paris, le Seuil, 1976.
- Guerrero, D., *Relire Raffestin vingt-cinq ans après*. Les cafés géographiques, 2006. [en ligne] <http://cafe-geo.net/wp-content/uploads/relire-raffestin.pdf>.

- Jacob, C., *Qu'est-ce qu'un lieu de savoir ?* Nouvelle édition [en ligne]. Marseille : OpenEdition Press, 2014. [en ligne] <http://books.openedition.org/oepp/423>.
- Kesteloot, C., Berque, A., « Pour une géographie du pouvoir [Raffestin Claude, *Pour une géographie du pouvoir*. Paris, LITEC, 1980] ». *Espace géographique*, 12 (4), 1983, pp. 308-309.
- Klauser, F. R., « Thinking through Territoriality: Introducing Claude Raffestin to Anglophone Sociospatial Theory ». *Environment and Planning D: Society and Space* 30 (1), 2012, pp. 106-120.
- Lacoste, Y., « Hérodote a lu : Paul Claval, Espace et pouvoir & Claude Raffestin, Pour une géographie du pouvoir », *Hérodote* (22), 1981, pp. 153-157.
- Lapierre, J.-W., *Essai sur le fondement du pouvoir politique*. Gap, Ophrys, 1968.
- Lefebvre, H., *La production de l'espace*. Paris, Anthropos, [première éd. 1974] 1981.
- Lévy, J., « Claude Raffestin, Pour une Géographie du pouvoir, préface de Roger Brunet. » *Annales de Géographie*, 92 (514), 1983, pp. 720-723.
- Lotman, Y, *La sémiosphère*, Presses universitaires de Limoges, 1999.
- Massey, D., « Politics and space/time ». *New Left Review* (April) 1993, pp. 65-84.
- Orain, O., *De plain-pied dans le monde, écriture et réalisme dans la géographie française du xx^e siècle*. Paris, L'Harmattan, 2009.
- Racine, J.-B., Raffestin, C., « Des réponses aux questions de Michel Foucault ». *Hérodote* (6), 1977, pp. 15-19.
- Raffestin, C., « Éléments pour une problématique des régions frontalières », *L'espace géographique* (1), 1974, pp. 12-18.
- Raffestin, C., « Remarques sur les notions d'espace, de territoire et de territorialité », *Espaces et Sociétés* (41), 1982, pp 167-171.
- Raffestin, C., « Écogenèse territoriale et territorialité », Auriac, F. et Brunet, R., *Espaces, jeux et enjeux*. Paris, Fayard, 1986, pp. 173-185.
- Raffestin, C., *Géopolitique et histoire*. Paris, Payot, 1995.
- Raffestin, C., « Foucault aurait-il pu révolutionner la géographie? » *Au risque de Foucault, Supplémentaires*, pp. 141-149. Paris, Centre Georges Pompidou / Centre Michel Foucault, 1997.
- Raffestin, C., Bresso M., *Travail, espace, pouvoirs*. Lausanne, l'Age d'homme, 1979, « Pratiques des sciences de l'homme ».
- Raffestin, C., « Space, Territory, and Territoriality », *Environment and Planning D: Society and Space* 30 (1), 2012, pp. 121-141.

Pour une géographie du pouvoir

- Rosière, S., *Géographie politique et géopolitique. Une grammaire de l'espace politique*. Paris, Ellipses, 2003.
- Rosière, S., « Comprendre l'espace politique », *L'espace politique* 1, 2007, pp. 1-12.
- Sack, R., « Human Territoriality: A Theory ». *Annals of the Association of American Geographers*, 73 (1), 1983, pp. 55-74.
- Sack, R., *Human Territoriality. Its Theory and History*. Cambridge, Cambridge University Press, 1986.
- Soja, Ed. W. *The Political Organization of Space*. Washington D.C, Association of American Geographers, 1971.
- Villeneuve, P., « Raffestin, Claude (1980) Pour une géographie du pouvoir. Préf. de R. Brunet, Paris, Libraires techniques, 1980 ». *Cahiers de géographie du Québec*, 26 (68), 1982, pp. 266-268.
- Volvey, A., Calbérac, Y., Houssay-Holzschuch, M., « Terrains de je. (Du) sujet (au) géographique », *Annales de géographie*, vol. 687-688, n° 5, 2012, pp. 441-461. [en ligne] <https://www.cairn.info/revue-Annales-de-geographie-2012-5-page-441.htm>